

## La question environnementale aux États-Unis au début du xx<sup>e</sup> siècle.

➤ En vous appuyant sur le texte et sur vos connaissances, vous ferez de ce document une étude critique, pour montrer comment il illustre les enjeux politiques de l'environnement aux États-Unis, entre protection de la nature et exploitation des ressources.

### Le contexte.

En 1907, les États-Unis étaient en passe de devenir la 1<sup>re</sup> puissance industrielle du monde. Leur expansion s'était accélérée depuis la fin de la Guerre de Sécession en 1865. Peu de temps auparavant, en 1864, Abraham Lincoln avait fait du Yosemite un parc naturel régional. En 1890, le Yosemite était devenu parc national. John Muir, ingénieur et militant environnementaliste, avait voulu cette préservation. Or, en 1907, le projet d'aqueduc de Hetch Hetchy remet en question la protection du Yosemite. En effet, la reconstruction et l'expansion de San Francisco entraînaient des besoins en eau croissants, après le séisme et l'incendie de 1906. Alors que le président Theodore Roosevelt était venu camper avec John Muir dans le Yosemite en 1903 (l. 13-14), soutenant ainsi l'engagement de ce dernier, cette lettre indique que, quatre ans plus tard, le président prend ses distances avec la politique de préservation intégrale conseillée par John Muir. Pourquoi ?

Pensez aux **enjeux politiques et géopolitiques** : Roosevelt est certes un président soucieux de l'environnement, mais c'est aussi un impérialiste, avec des ambitions à l'échelle mondiale. L'exposé de ces enjeux de puissance donne un **recul critique** par rapport au document.

La première raison est la montée en puissance des États-Unis. Dès 1869, le premier chemin de fer transcontinental avait relié les deux océans. La guerre contre l'Espagne de 1898, à laquelle Theodore Roosevelt a personnellement participé, fait des États-Unis une puissance mondiale, de l'Atlantique où ils s'emparent de Cuba et Porto-Rico, au Pacifique, dans lequel ils occupent Hawaii et les Philippines. Grâce à la maîtrise d'un État-continent, aux ressources gigantesques, mais aussi forts de l'immigration européenne qui leur permet de mettre en valeur ces ressources, les États-Unis sont en mesure d'arbitrer les conflits internationaux, ce qu'ils font en 1905 lorsque le traité de Portsmouth met fin à la guerre russo-japonaise sous l'égide de Roosevelt. L'expansion des villes californiennes, au premier rang desquelles San Francisco, alors la 2<sup>e</sup> ville bancaire du pays derrière New York, est intimement liée à ces enjeux de puissance. Roosevelt, malgré ses préoccupations environnementales, incarne aussi l'impérialisme américain, donc la politique de puissance, ce qui explique son choix.

Il est important ici de rappeler les points de vue respectifs de Pinchot (conservation) et Muir (préservation).

Il faut tenir compte du **fédéralisme** qui est une caractéristique essentielle des États-Unis.

### Remarques critiques

La conclusion doit être courte et claire. Elle répond à la problématique.

En effet, tout indique que les jeux sont faits. La lettre à Muir est un geste de consolation, un peu hypocrite. Nous savons que Gifford Pinchot, le chef de l'US Forest Service, était en faveur d'une politique de « conservation », c'est-à-dire d'une exploitation raisonnée des ressources, par opposition à la « préservation » revendiquée par Muir. Si le terme « protéger » revient trois fois dans la lettre (l. 3, 4 et 5), la dernière occurrence correspond en fait à une réponse définitivement négative : « Il est hors de question de les protéger de manière permanente », la protection permanente étant la **préservation** voulue par John Muir. Quant à la position de Pinchot à propos de Hetch Hetchy, l'expression « plutôt favorable » [au projet] est un euphémisme. Pinchot était évidemment très favorable au projet. Pour rassurer Muir, le président insiste sur son rôle personnel dans la création des parcs nationaux (l. 4-5). Mais Roosevelt consacre l'essentiel de sa courte lettre à plaider pour le pragmatisme (l. 5-14). Les arguments sont irréfutables : on n'arrête pas le progrès ; la Californie, de plus en plus peuplée, avait besoin d'eau pour ses villes en pleine croissance. Enfin, le président invoque le fédéralisme américain : il répugne à imposer une solution décidée à Washington à un État de l'Union (l. 12). Au début du xx<sup>e</sup> siècle, le rapport de forces n'est pas aussi favorable à Washington qu'il le deviendra plus tard, et aujourd'hui encore, les États fédérés conservent des prérogatives constitutionnelles importantes.

La conclusion est cruelle : « quasiment personne » (sauf John Muir, l. 12) ne veut préserver la vallée de Hetch Hetchy. Le président ne pouvait pas contrarier l'expansion de San Francisco, plébiscitée par les Californiens. Les dernières lignes sont des mots de réconfort : le président y témoigne de son estime et de son affection pour John Muir, en rappelant leur amour commun pour la *wilderness*, élément de l'identité nationale américaine. En réalité, Theodore Roosevelt était socialement et géographiquement plus proche de Pinchot, patricien du nord-est, que de John Muir, l'ermite des sierras californiennes. En 1903, ce dernier avait manifestement l'opinion publique derrière lui, ce n'était plus le cas en 1907 : elle était quasi-unanime dans le soutien au projet d'aménagement (l. 10).

On sait la suite : en 1913, quelques années après la fin de la présidence Roosevelt, le Congrès approuva le projet d'aqueduc. L'intérêt de cette lettre est qu'elle montre, à un moment décisif, l'hésitation entre les deux politiques respectivement incarnées par John Muir et Gifford Pinchot. Theodore Roosevelt doit alors trancher. Sans surprise, c'est la plus réaliste que choisit le président américain, pourtant passionné par les paysages naturels du *Far West*.